

Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 1 (1901-1902)
Heft: 18

Artikel: La nuit des quatre temps
Autor: N.R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1029860>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de se faire naturaliser Genevois, n'était point sans culture, sans un grand fond d'esprit naturel.

(*A suivre.*)

H. KLING.



LA NUIT DES QUATRE TEMPS

Ln'est pas trop tard pour parler encore de cette belle soirée où nous avons ressenti une si profonde émotion. Refaire après tant d'autres l'analyse de cette pièce nous paraît superflu : tout le monde aujourd'hui la connaît. Nous voudrions exprimer l'impression qui demeure, après quelques semaines, lorsqu'on se trouve dégagé de la griserie de l'heure et du milieu.

La nuit des quatre temps est un drame poétique avec musique de scène. N'est-ce pas ce drame-là que réclame M. Edouard Schuré dans une brochure récente, citée par le précédent numéro de la *Musique en Suisse* : « Le drame laisserait toute sa place à l'être intellectuel et à son verbe créateur... » « ...Ici la musique, au lieu de tout commenter et de tout exprimer pour son propre compte, se contenterait de créer des atmosphères, d'esquisser des perspectives, d'entr'ouvrir des au-delà... »

Il nous semble que telle est bien un peu l'intention de M. René Morax, quoiqu'il n'ait pas donné à sa musique une place suffisante et qu'il l'ait trop considérée comme un simple accompagnement auquel l'originalité n'est pas nécessaire. Il nous semble que la musique, dans une telle œuvre dramatique, doit être aussi importante que la partie poétique, doit avoir sa beauté intrinsèque, et être nationale tout comme les caractères, les passions, les détails du cadre et de la mise en scène s'efforcent d'être nationaux. Et cela serait bien le drame de notre pays tel que l'a rêvé M. Morax et qu'il l'a en partie réalisé.

La musique doit donc exprimer la part d'inexprimable, « entr'ouvrir des au-delà, » elle est plus nécessaire peut-être à notre drame suisse qu'au drame de nos voisins, les Français. Nous sommes tourmentés davantage par le sens de la vie. La forme parfaite ne nous satisfait pas. Nous sommes plus aptes qu'eux à comprendre et à aimer les pièces des grands chercheurs du nord. Les problèmes aigus que pose Ibsen à la conscience contemporaine, peut-être nous les étions-

nous posés. En tout cas, ils répondent à un déni de nos êtres. Quoi que nous fassions, nos œuvres vraiment nationales porteront toujours en elles une préoccupation supérieure et cette préoccupation, ce tourment si difficile à rendre avec des mots, nous aurons besoin de la musique pour nous aider à l'exprimer.

M. René Morax a choisi une des légendes valaisannes les plus belles, au sens le plus profond, une nuit des Quatre temps, pendant laquelle les morts reviennent errer autour du coin de terre où ils ont vécu. Cette légende, trahissant l'éternelle préoccupation humaine, ne peut laisser indifférent aucun homme ; elle fera vibrer même le citadin qui ne connaît ni le pays valaisan ni les épouvantes de la haute montagne.

A la fois réaliste et mystique, ce drame évoque bien le caractère du montagnard valaisan : rude comme tous ceux qui doivent se colleter avec la vie, dur pour lui-même et les autres, il prend au grand sérieux les traditions, l'amour, la religion, le mal, le bien, toute l'existence, et il se laisse hanter par ses croyances naïves, le monde des esprits et des morts dont il peuple les hautes solitudes.

Et tel est bien Karl, le héros du drame de M. Morax. Karl pleure sa fiancée morte. Un doute le torture. L'avait-elle trompé ? Il ne peut supporter de vivre avec ce doute. Il découvrira la vérité en interrogeant les morts, la nuit des Quatre temps. Il en mourra, car ceux qui ont vu les morts périssent. Qu'importe ? Il saura.

Le caractère et la passion dominants du héros sont très heureusement choisis. Cependant il faut reconnaître dans leur expression quelque sentimentalité outrée, quelque mièvrerie peu valaisanne, soulignées encore par le jeu mélodramatique de l'acteur. Ne serait-ce pas là un souvenir de l'amoureux type convenu qui si longtemps a hanté le théâtre et que M. Morax n'a pu tout à fait oublier ?

Il en est de même pour la légende. L'exécution trahit une fois ou deux la conception. La procession des morts aurait dû, nous semble-t-il, demeurer plus vague. Il aurait fallu qu'on pût à la rigueur l'expliquer par une hallucination de Karl.

A l'apparition de ce lugubre crucifix noir qui mène la procession, une terreur nous a saisis. Puis, lorsque ces braves morts s'approchèrent davantage, si bien portants, si *réels*, nous avons été tout à fait rassurés.

Ne pourrait-on faire usage de doubles gazes et autres scéneries usitées en pareil cas ?

Au 3^{me} acte, Karl, seul dans sa chambre, entend gratter aux vitres. La porte craque. On sent qu'au dehors dans la nuit et la tempête se passe quelque chose d'épouvantable et le frisson vous reprend. Mais dès l'apparition de Monique, la fiancée, et pendant le trop long dialogue qui suit, l'illusion est tout à fait détruite. Nous ne croyons plus aux morts qui reviennent. Nous avons là une actrice dont nous critiquons le jeu. Et nous éprouvons, par réaction, une légère envie de rire. Quant à ces fameux chœurs, tant admirés, tant discutés, et dont on a si peu compris les paroles, bornons-nous à dire qu'ils seraient mieux à leur place dans l'exquise église de Biel que sur le glacier. Ils sont le chant des âmes en paix et non la plainte des âmes en peine. On nous parle sans cesse de lamentations et de sanglots et nous entendons un beau chœur d'église, à plusieurs parties avec accompagnement d'orgue.

Ce 3^{me} acte nous paraît une erreur scénique. Il aurait en tout cas fallu le traiter d'une main plus délicate, l'évoquer plutôt que le dérouler si longuement et laisser un plus grand rôle à l'imagination des spectateurs.

Et maintenant que ces ennuyeuses réserves de détails sont faites, qu'on nous permette d'exprimer toute notre admiration pour le drame de M. Morax. Le premier acte est un pur chef-d'œuvre à notre sens. Nous ne saurions trop louer cette habile exposition, le terrifiant récit du vieux Johann, tous les détails de mise en scène. Les décors superbes, de grande allure, à eux seuls mériteraient un article. Le deuxième acte et le quatrième nous ont empoignés aussi. Permettez-nous encore une petite réserve en passant, à propos de l'histoire du veau : trop appuyée, elle est triviale, surtout en cet instant si dramatique où l'on attend la nouvelle de la mort de Karl.

Nous étions heureux, l'autre soir, heureux et enthousiasmés. Nous retrouvions si bien notre Valais. Et nous remercions l'auteur qui nous a fait passer par de si profondes et délicates émotions.

N. R.



LETTRE DE LA CHAUX-DE-FONDS



Le moment est venu pour votre chroniqueur de vous conter brièvement ce qu'a été la saison ici depuis ma dernière lettre, consacrée au quatuor Marteau.

Nous avons eu en janvier un concert du *Chœur de dames*, où M^{me} Nina Faliero a retrouvé, grâce à son talent si distingué et si souple, le vif succès qu'elle mérite.

Puis, en février, le Wagner-Concert de la Société de musique (second concert d'abonnement) avec le concours de M^{me} Brema. Ce qu'il a eu de particulier, ce concert, c'est... qu'il a opéré un miracle. Oui, monsieur, un miracle. Pour la première fois de sa vie, le jeune public de la Chaux-de-Fonds s'est rendu au concert, surtout, et avant tout, — pour un programme orchestral. Il n'y avait que le nom de Wagner qui pût faire cela, et encore n'était-ce pas certain, absolument certain. Eh bien, il l'a fait ; il a même fait la plus belle salle qui ait jamais été faite ici. Et, qui mieux est, le concert a, tant dans ses numéros orchestraux que dans les superbes soli de M^{me} Brema, profondément porté, non sur tous les auditeurs sans exception, mais sur la masse, tout de même. On a senti la grandeur du maître ; on a reconnu et acclamé sa griffe. C'est là un résultat dont on ne saurait assez féliciter la Société de musique.

Et notez que le programme ne portait que des pages originales ; aucune fantaisie, aucun arrangement. Il faut dire que l'orchestre de Berne, très renforcé, et dirigé cette fois par M. Gurda, son directeur de Berne, a été d'une supériorité digne des plus vifs éloges.

Quant à M^{me} Brema, la célèbre tragédienne lyrique, avec sa voix extraordinaire de puissance et de chaleur, son tempérament fougueux et passionné, avec d'autre part sa douceur infinie, et imprégnant toute la noblesse de son interprétation, M^{me} Brema, dis-je, a produit une de ces impressions qui durent des années. Grâce à elle, nous connaissons maintenant les *Rêves*, l'*Attente*, et surtout le finale du *Crépuscule des dieux* sous une forme inoubliable.

Un détail à propos d'elle. Vous savez qu'il n'y a en français que des termes impropres comme équivalents du terme allemand Helden-sopran (ou Helden-ténor, etc., etc.). Or la Société de musique en avait tout simplement fait imprimer, sur les programmes et affiches, la traduction littérale : *soprano-héroïque*. M^{me} Brema en a été ravie et souhaite, a-t-elle dit, que ce terme devienne d'usage courant.

En mars, nous avons eu, au troisième concert d'abonnement, l'*Athalie*, de Mendelssohn, donnée par l'*Union chorale* (80 messieurs), le *Chœur classique renforcé* (102 dames), M^{mes}